Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 23

Artikel: Un professeur en voyage : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181380

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

diables sacrifiés par leur ambition et leurs phrases creuses, c'est-à-dire marchât résolûment au devant de l'artillerie prussienne. — Ça n'aurait pas été, selon leur engagement, « tous jusqu'au dernier » mais enfin on aurait vu un peu de bonne volonté et peut-être leur eût-on fait grâce du reste. »

Un petit héros.

Les journaux français rapportent comme absolument authentique le fait suivant, qui n'a que quelques jours de date.

Une barricade de la rue du Temple vient d'être enlevée par la troupe.

Au nombre des prisonniers qu'on amène rue Notre-Dame-de-Nazareth, vis-à-vis le café Dodar, se trouve un enfant d'environ 15 ans.

L'action a été vive, les soldats sont dans toute l'exaltation qui suit un pareil moment ; les prisonniers n'ont pas capitulé ; on les a pris les armes à la main, ils doivent mourir, c'est la loi de toutes les guerres, même de la guerre civile.

Arrive le tour de l'enfant.

On le pousse contre un mur pour en finir.

Il demande à parler au capitaine.

Le capitaine s'avance et lui demande ce qu'il veut.

— Je voudrais, dit l'enfant, en tirant une montre de sa poche, porter cela avant au concierge d'en face, il saurait à qui la remettre.

Le capitaine, qui, même dans la fièvre de la poudre, ne voit qu'un enfant en l'insurgé, devine le naïf subterfuge du pauvre diable.

— Allons, va ! et dépêche-toi ! lui dit-il brutalement.

Le peloton d'exécution a compris, lui aussi, quand tout à coup, et courant comme s'il avait une affaire urgente, l'enfant reparaît et se met devant les soldats, le dos au mur et dit :

— Me voilà !

Le capitaine regarde ses hommes, les hommes regardent le capitaine, tout le monde est interdit.

Mais le commandant a son idée; il s'avance furieux vers l'enfant, le prend par les épaules, lui lance un coup de pied... plus bas, en lui criant :

— Mais va-t-en donc, b... de gamin !

Un professeur en voyage.

VI

— Elle le mérite ! s'écria monsieur Schwarzemberg avec feu, elle le mérite au plus haut degré, cette noble et digne enfant.

Et, sans rien ajouter, le jeune pharmacien recommença à arpenter la chambre à grands pas. Nos deux époux, assis sur le canapé, ne tentèrent point d'interrompre le cours de ses pensées.

Enfin monsieur Schwarzenberg vint prendre place auprès de ses amis. Sa figure tendre et expressive, rayonnait d'un sentiment nouveau. « Dieu soit loué, s'écria-t-il, la lumière s'est faite en moi. Tout à l'heure je n'avais que des pensées sans sentiments, et maintenant je sens en moi des sentiments dont je n'avais pas la pensée. Maintenant, tout peut se réparer, je vais vous expliquer l'indigne propos de mademoiselle Grossé, en vous montrant tout ce qu'il a d'atroce, afin qu'il ne reste pas l'ombre d'un soupçon, sur la créature angélique qu'elle a voulu diffamer.

Il peut bien y avoir trois semaines, je restai assez tard à lire là-haut, dans mon laboratoire. J'avais congédié mon proviseur et mon apprenti. C'était entre onze heures et minuit. Le temps était à l'orage, et au milieu des gémissements du vent, je crus entendre tinter, bien doucement, la sonnette de la pharmacie.

Je n'y fis d'abord pas grande attention ; mais la sonnette s'étant fait entendre d'une manière plus accentuée, j'allai ouvrir la porte et vis, devant moi, une jeune fille à la taille élancée, enveloppée dans une mantille et paraissant un peu effrayée.

— Auriez-vous la bonté de me donner ce remède, dit-elle, en me remettant une ordonnance. Sa voix était presque imperceptible, et elle s'efforçait de cacher les traits de son visage. Peine inutile, j'avais déjà reconnu la visiteuse nocturne, et quant au remède, c'était celui que l'on donne pour l'angine couenneuse, à laquelle son petit frère est fort sujet. J'hésitai un moment entre l'idée de respecter son incognito et le désir de lui présenter mes condoléances sur la maladie de son frère. Mais tandis que je faisais la préparation, la jeune fille trancha elle-même la difficulté.

— Je pense, s'écria-t-elle, qu'il y aurait folie de ma part, à prétendre n'être pas reconnue, et cela d'autant plus, que vous savez parfaitement, M. Schwarzenberg, qui je suis !

Et, en disant ces mots, elle écarta son voile. Je la vis donc avec sa riche chevelure blonde et bouclée.

— Reste maintenant, poursuivit-elle, à vous expliquer pourquoi je viens seule et si tard. Je ne pouvais faire autrement. Mon petit frère Hans vient d'être repris subitement d'une de ses crises, et je n'avais pas songé à renouveler ma provision du remède. Je n'avais point de servante à envoyer ; nos moyens, vous le savez, ne nous permettent pas d'en tenir une; ma mère, qui est malade, n'aurait pu venir ; mes sœurs, plus jeunes que moi, n'auraient pu être d'aucun secours. Je ne crois pas, après tout, avoir couru grand risque en me hasardant si tard dans les rues d'une ville où tout le monde me connaît. N'est-ce pas vrai, Monsieur Schwartzenberg, que vous ne trouvez rien de mauvais à ma présence chez vous, et à ces heures? Vous m'avez d'abord regardée avec tant de surprise, que je me suis couvert la figure comme si je faisais du mal.

La jeune fille me dit tout cela avec une innocence, une candeur, une confiance adorable, si bien que je restai dans l'enchantement, mes yeux fixés sur ses yeux pleins de charmes, et ma préoccupation fut telle, que ce fut à peine si je parvins à trouver quelques mots pour la rassurer. Enfin je lui mis le remède entre les mains, et elle allait disparaître lorsque je la saisis promptement par la main et la suppliai de me permettre de l'accompagner jusqu'à sa demeure, afin qu'il ne lui arrivât rien de désagréable. Si tard, ajoutai-je, on ne sait après tout, ce qui peut arriver.

Elle rougit beaucoup, se couvrit le visage, et me répondit: « Non, non, laissez-moi aller, je vous prie. » Et elle se dirigea vers la porte. Je la tenais toujours par la main et redoublais mes instances pour l'accompagner, mais elle, d'un mouvement rapide, dégagea sa main de la mienne, me supplia, d'une voix angoissée, de ne pas la retenir, que son frère avait besoin d'elle, et elle disparut rapide et légère comme une biche. *(A suivre).*

Lianiré.

L'étai à n'a granta rehiuva. Lo colonet avâi bailli l'oôdro à n'on commis dé porta son pllioton a l'hauteu daû chisième hommo.

Noûtron gaillâ que n'avâi pas bin compraî, fa aguelhi lé sordats lé z'on su lé zautré ; mâ ma faî quand lai in eût doû de catala su lo premi, ci zinquié sailleçai n'a lingua coumin on panaman.

Su cin lo commis sinva vaî lo colonet et lai dese : Yé voliu fère exécuta voutre n'oôdro, mâ ne sont qué traî lé zon su lé z'autro et cé dé dézo fa dza onna potta daû diabllio !

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.